

Jeu de miroirs

Hedi Thabet

Jeu de miroirs

Roman de science-fiction

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

- La grotte des djinns* (1999) (Édition Cérès Tunis) Science-fiction.
Le Mont Elliine (2001) (Édition Cérès Tunis) Science-fiction.
Les œillets ne vivent pas au Sahara (Édition Waraka Tunis). Prix
Comar du roman (2004)
Si Hannibal revenait (2004) Science-fiction.
Le viol (2008) (éd. Chams Le Caire).
Le temple de Tanit (2015) Science-fiction.
La ville au jour éternel (2015) (édition Sahar) Science-fiction.
Jus d'air (2017) (éd. Alfiniq Tunis) Science-fiction.
Traduction à l'arabe avec la collaboration du poète Adam Fathi :
L'invasion de la mer de Jules Verne (2015) (Édition Moment
Londres) Science-fiction.

« Que serait l'homme sans l'utopie »

Ernest Jüger

Avant-propos

La civilisation moderne, malgré ses horreurs, ses injustices, son hégémonie, est parvenue, quand même, à créer un comportement économique et social semblable pour la majorité des habitants de la terre.

Bien entendu ce comportement répond aux exigences d'un système économique, élaboré en Europe depuis déjà deux siècles et qui est parvenu à faire de l'humain un superman producteur/consommateur. Tout est devenu production/consommation, tout le monde est englobé dans ce système infernal. Tous les domaines de l'activité de l'homme : industrie, agriculture, habitat, éducation, transport, culture..., doivent répondre aux exigences de la production/consommation.

Ainsi, avec cette conception de la vie, ont apparu deux phénomènes significatifs : un prototype d'habitant de la terre et l'apparition d'une civilisation terrestre englobant tous les hommes de différentes cultures.

Après mure réflexion et multiples voyages, je suis parvenu à cette vision de la vie sur terre.

George Wells, le premier avec Jules Verne, à avoir écrit en science-fiction moderne, était vraiment

pessimiste sur l'avenir de l'humain, dans « la machine à remonter le temps ». Pierre Boule l'était aussi, dans « la planète des singes ». Peut-on, aujourd'hui, partager le pessimisme de Wells et Boule sur l'avenir de l'humain ?

Dans ce roman de science-fiction, j'ai, au contraire, rêvé d'une planète stérile conquise par l'homme et transformée en paradis grâce au développement du savoir humain dans des domaines où le terrien vient de faire ses premiers pas, en particulier : l'informatique, la numérisation et la robotique.

Le superman producteur/consommateur arrivera un jour, après avoir connu une grande partie de la réalité de l'univers, à prendre conscience qu'il est impératif de vivre en symbiose avec la nature et l'univers.

Chapitre I

Le 4x4 tout terrain arriva à Chébika, une oasis montagneuse limitrophe du Sahara du côté ouest et du Chott Djérid du côté est. Elle s'arrêta devant un café se trouvant au pied d'une montagne surplombant la vaste oasis, comme un lac vert, limitée par les dunes de sable de tous les côtés.

Le nouveau village de Chébika, récemment construit à la suite des pluies diluviennes qui s'étaient abattues sur la région pendant l'automne de 1989, était bombardé par le soleil tout le long de la journée, contrairement à l'ancien village qui était protégé par la montagne, mais les pluies avaient arraché les toits des maisons trop vieilles pour pouvoir résister.

Le chauffeur du 4x4 Fatah descendit le premier, suivi par les autres occupants ; des jeunes touristes allemands, trois filles et deux garçons qui portaient des habits légers ne protégeant pas leur peau grillée par les rayons du soleil qui tapait fort à cette heure de la journée saharienne. Le chauffeur Fatah, contrairement à ses compagnons cachait tout son corps du pied à la tête, on ne voyait que ses yeux noirs. Il avait sur la tête une sorte de cagoule saharienne,

tandis que son corps était couvert d'une longue djel-laba ; même ses pieds étaient couverts de souliers en peau de chameau, le tout couleur de sable. Pourtant il n'était pas trop gêné par cet uniforme inconfortable dans cette chaleur étouffante. Il indiquait à l'Allemande près de lui, le chemin que devait prendre le groupe, tandis qu'elle le regardait étonnée de son indifférence à la chaleur torride.

Il laissa le groupe de touristes se diriger vers la montagne et prit le chemin du café où il s'attabla. Il demanda un verre de thé et une tasse d'eau, il fixa les corps brulés des touristes en train d'escalader la montagne, il vit leur sueur humidifier leurs habits. Il sirota son thé en pensant à la fatigue qui allait toucher ces jeunes quand ils arriveraient au sommet. Il se disait : « Quelle bêtise ! Ils ont laissé la mer et sa fraîcheur pour venir au désert se faire griller au soleil, pour quelques photos ! Vraiment c'est de la folie ! » Puis il prit une cigarette, l'alluma et les fixa encore avec un regard envieux. Il rejeta une dense bouffée de fumée puis se dit : « Ils sont vraiment fous ! Ils se dénudent comme s'ils veulent griller leur peau... D'ailleurs, quelques-uns commencèrent à perdre une partie de leur peau, laissant des traces blanches... »

Même quand le groupe n'était plus visible, il continuait à les voir dans son imagination, puis leur image se fragmenta en plusieurs images de corps nus. Il retourna à son monologue : « Ils vont arriver aux sources, alors ils se déshabilleront et plongeront dans l'eau fraîche sous les cascades... » Une série

d'images de corps frais et nus, se succéda dans son imagination ; des seins et des cuisses, des visages ruisselants pleins de bonheur. Il écrasa le mégot par Terre et retourna à son monologue : « La route est encore longue, on va traverser le Chott Djérid au zénith, la température dépassera les cinquante degrés, la route deviendra mirage, le ciel aussi, l'air s'incendiera et il n'y aura ni cascades ni eau ruisselante, vos corps brûleront encore, vos gueules rétréciront et votre bonheur disparaîtra... Vous allez voir l'enfer blanc et le monde sera envahi par le sel qui couvrira tout, même le ciel... » Il tendit la main à la tasse d'eau, se désaltéra et resta hébété regardant dans le vague. Il était occupé par les deux images que lui avait présentées son imagination, celle des corps jeunes et beaux sur lesquels se déversait l'eau des cascades et celle de l'étendue de sable que limitait un horizon enflammé.

Dès que Fatah aperçut le groupe revenir, il se précipita vers la voiture, monta et s'assit derrière le volant. Il continua à les fixer avec son regard envieux à travers les rétroviseurs ; ils étaient vraiment heureux ; leur rire, leur nonchalance, leurs enlacements indécents et leurs baisers échangés de temps à autre énervèrent Fatah, le firent bouillir mais il ne put faire le moindre geste, tout se passait dans son intérieur ; mais pour se soulager il se répétait : « Nous sommes deux mondes. » Quand ils rejoignirent la voiture et que leur langue assomma ses oreilles, il fut gêné de ne rien comprendre de ce qu'ils disaient entre eux. Il démarra en écrasant l'accélérateur. Cependant,

quand leur guide, Aline qui occupait le siège avant, près de lui, retourna vers ses camarades en se mettant sur les genoux, il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur le spectacle qui se présentait tout près. La fille était de cette beauté qui plaisait aux Orientaux : grande, blonde, cheveux longs et bien potelée. Le comble, les habits qu'elle portait ne cachaient ni ses seins ni ses cuisses et avec la position dans laquelle elle se trouvait sur le siège, tout son derrière était presque nu. Alors son envie envers ces jeunes, venus d'un autre monde, se transforma en désir ardent de cette fille qu'il voyait offerte comme la pomme d'Adam ! Il regarda dans le rétroviseur ses compagnons, ils étaient heureux de découvrir ce paysage nouveau, pour des Nordiques. Il revint au derrière en train de se balancer sur le siège et son désir augmenta. Il se reprit en fixant la route avec attention, surtout qu'il traversait le détroit coupant le Chott à son milieu. Mais une force invincible l'obligea à se retourner. « Quel délice ! » se dit-il, et il retourna à la route, bien que son désir l'agitât encore. Il se dit comme un enfant qui insiste pour enfreindre l'interdit : « Si je mets la main... » Il surprit sa main se lever vers la fille tassée sur le siège et rester, un instant, suspendue dans l'air comme si elle était retenue par un magnétisme. Il resta perplexe, il voulait de tout son cœur toucher cette fille, mais il sentait une force énorme écraser son désir. Heureusement pour lui, la route se rétrécissait de plus en plus, ce qui l'obligea à mettre toute son attention dans la conduite.

Ce tronçon de la route, souvent endommagé par les pluies de l'automne et l'affaissement du terrain, était la plus dangereuse partie de la route reliant l'oasis montagnaise de Chebika à celle saharienne de Kébéli. Elle était souvent fréquentée par les caravanes de touristes pour la beauté exotique de la région ; Une mer de sel, des lagunes dont la couleur des côtes variait du blanc au rose. Mais, en été, la traversée était vraiment pénible, avec la chaleur que les reflets des rayons du soleil, sur la surface, multipliaient.

Malgré ses fréquentes traversées de ce tronçon de la route entre deux rives du Chott, Fatah sentait un mélange de peur et de respect pour cette nature à la fois désolante, puisque aucune vie ne pouvait apparaître sur des dizaines de kilomètres, et merveilleuse par ses couleurs où le blanc du sel, le rose des côtes de la lagune, le bleu délavé du ciel et le jaune ocre de la Terre qui présentait un tableau admirable. Il leva les yeux pour regarder dans le rétroviseur ses compagnons et constata un changement radical sur leur visage ; tout le bonheur qu'exprimaient ces visages avait disparu, il fut remplacé par des regards absents et ébahis comme s'ils vivaient dans un cauchemar. La chaleur qui avait envahi la voiture, le climatisateur qui n'avait pas été ouvert, sur la demande des voyageurs, sous prétexte de vivre l'aventure avec tous ses ingrédients, avaient transformé la voiture en un four ambulante. Pour la première fois, Fatah sentit de la compassion pour ses compagnons allemands qu'il voyait assommés, transpirant de la tête aux